

**Aurons-nous, cette année,  
des jouets de chez nous ?  
Il nous faut des poupées  
pour nos enfants.**

(Il nous faut aussi des enfants pour nos poupées.)

On lit  
dans le Temps :

## Courrier de Paris **LA MAUVAISE ÉCOLE**

Je tiens à remercier « nos lecteurs à l'œuvre », comme dit une heureuse formule de ce journal, et ceux dont les lettres viennent de m'apporter une chaude approbation du dernier « Courrier de Paris ». A propos d'une démarcation auprès du ministre de l'intérieur, il disait l'impression que m'avaient laissée des figures d'enfants à la sortie d'un cinéma, et s'intitulait, on s'en souvient peut-être : « La mauvaise Ecole ». Ecole trop souvent de cambriolage et d'apparitions diverses, c'était surtout la mauvaise école des garçons. Mais, puisque des mères m'encouragent et pensent à ces choses, même en préparant elles-mêmes le déjeuner », il faut parler aussi de celle des filles.

À la maison, ah ! certes, on surveille leurs leçons, leurs regards, leur attention aux écoutées, et jusqu'à leurs silences. Que lis-tu ? Que fais-tu ? A quoi songes-tu ? Là, tout semble sauvegardé par les promesses seules d'une aventure excessive et de certaine ignorance — d'ailleurs parfaitement impossible. Un trésor bien à l'abri, l'ange jaune gardé, le lis que rien ne doit déranger. En jeu, on le sait, c'est la sécurité de la famille, voire tout son honneur futur, et l'on va parfois jusqu'à les protéger même contre l'influence domestique de cette Adèle qui use l'électricité à lire des feuillets dans sa chambre...

Mais quel est ce spectacle auquel trop de mères encore, si averties pourtant et prudentes chez elles, tout d'un coup, n'hésitent pas à mener ces mêmes et précieuses fillettes ? Brusquement, quel élément à tout cet enseignement lénifiant d'adorateur ! Sur les vicissitudes d'une morale si bien prêchée, sur les ironies, les fatales et heureuses défaites de cette raison, de cette fidélité, de toute cette vertu, quel voile soudain déchiré, et, dans ces petites âmes fragiles et cachotières, quel trouble secret, mais sûr ? Où, l'écran a parlé.

Se leçon à lui n'est pas immédiate. Mais elle demeure, s'embellit, s'aggrave, s'étend, agit. Et quelque fière confiance que naturellement une mère ait dans son sang, plus d'une ferait bien peut-être de songer qu'en dépit de tout, après, dans plus d'un insaisissable mystère de jour et de soir, l'imagination et déjà le cœur de cette fillette se « tourneront » la grande scène du parc ou de l'alcôve, du pauvre mari ridicule et du baiser fou...

Pour leur propre dignité de femme comme pour celle de cette enfant, il serait désirable sans doute que beaucoup de mères fussent, d'abord, autrement attentives au choix et à la qualité du divertissement qu'elles accordent. Mais plus à souhaiter encore, osons le dire, serait un contrôle enfin d'en haut — s'il est permis de s'exprimer ainsi. N'en a-t-on pas assez, enfin, de laisser supposer que nous n'avons à offrir en exemple et tentation, à celles qui seront les épouses et les Françaises de demain, que les rourries et les aberrations passagères ? qu'il n'est pas ici d'amour sans vilenie et de serment sans adulérité ? En vérité, il le faudrait croire, à me rencontrer presque jamais, dans le brouche clair-obscur de ces visions, que valrises et dégradations de femmes.

Les dieux me préservent d'un excès de pudeur, qui laisserait sceptique, à juste titre, et je n'aurai pas l'ingratitude de m'écrier à mon tour : « Cachez, cachez, ce sein que je ne saurai voir ! » Mais l'admirable et délicieuse surprise, si l'on consentait à nous montrer qu'il soit palpiter aussi auprès d'une fleur qui n'est pas forcément empoisonnée et pour autre chose qu'un fruit défendu ! Pour la publicité, les profits et même les honneurs de l'écran, est-il donc impossible de dire enfin la simple histoire d'une loyale et honnête femme ? de dévoiler une héroïne sans fars ni fâches ? Laissera-t-on représenter toujours, avec trop de préférence, qu'on trouve ici de tout, excepté de la pudeur, de la fidélité, de l'idéal ? La réalité n'a-t-elle pas ici d'autres perspectives à offrir à des jeunes filles que la déchéance de l'âme ? Allons donc ! L'aimer à supposer que certains faits-divers du film n'entendent rien à ce qui serait pourtant plus intéressant aujourd'hui que jamais, et que ces pré-lendus révélateurs de notre vie ne l'ont pas regardée.

M. Lucien Baumann vient de constituer à Paris la société des Grands Moulins Réunis. On sait que M. Lucien Baumann fut naguère administrateur des Moulins d'Illkirch.

### Les frères Baumann

Ses frères sont restés à la tête de cette importante entreprise allemande, et les journaux boches annoncent que les Moulins d'Illkirch, qui « travaillent à plein rendement pour l'armée du kaiser », serviront à leurs actionnaires un dividende de 8 0/0. Une pareille information ne peut que rassurer les capitalistes français qui prêtent leur concours à M. Lucien Baumann. Il n'y a aucune raison pour que les Grands Moulins Réunis (de France) ne fassent pas d'autant bonnes affaires que les Moulins d'Illkirch. Il n'y a même aucune raison pour qu'en « grandissant » et en se « réunissant » ils ne finissent pas par fusionner en famille après la guerre.

Aussi bien, si la bourgeoisie risquait de ne pas les inspirer assez, qu'ils veulent bien jeter un coup d'œil sur le peuple... — L'OUVRIER.

### MÉDITATION EN ATTENDANT d'être admis à acheter une livre de sucre

Aujourd'hui, c'est moi qui suis venu pour acheter du sucre, ma femme étant malade. Résolument j'ai pris ma place à la queue de la queue, et, déjà, je ne suis plus le dernier. Derrière moi sont des femmes qui me pressent sans impatience contre les femmes qui sont devant.

Pour avoir une livre de sucre dans les grands magasins d'épicerie, il faut faire la queue en moyenne pendant deux heures. Devant les petites épiceries, il n'y a pas de queue, mais c'est parce qu'on n'y trouve pas de sucre.

La patience des braves dames est extraordinaire, et on peut y voir une preuve nouvelle de l'extrême discipline de la population parisienne. Quand il pleut, elles sont héroïques. Celles qui ont des parapluies les ouvrent, et celles qui n'en ont pas repouvent dans le cou l'eau qui en dégouline. S'il ne pleut pas, elles devinent des choses de la guerre. Mais toujours elles attendent. Je sais qu'il arrive parfois — et même souvent — qu'elles s'en retournent les mains vides, osant bien demander, mais n'ayant rien reçu. Car la « répartition » du sucre est limitée, non seulement dans sa quantité par personne, mais aussi dans sa quantité totale ; et il y a des heures passées lesquelles la vente est suspendue.

Tout cela, nos ménagères l'acceptent stoïquement, pour la simple raison qu'on leur impose, et il ne vient à nulla d'elles l'idée de se demander, comme je serais tenté de le faire, si c'est à bon droit et si c'est bien une nécessité ?

Pourquoi toutes les épiceries, petites ou grandes, n'ont-elles pas de sucre ? La répartition ne pourrait-elle donc pas se faire par quartiers, et entre tous les débits ressortissant à chacun d'eux ?

Il est certain que, si on adoptait ce mode de répartition, le prix de la marchandise taxée restant partout le même, l'affluence serait moindre dans les grands magasins, et, peut-être, n'y aurait-il pas besoin d'y faire queue.

Et, ainsi, on n'évoquerait pas, même de loin, les souvenirs de Paris en 70.

On est amené à se demander s'il n'y a pas, dans l'organisation de ces procéssions, presque stagnantes et obligatoires, une certaine part, comme on dit, de chichi ? N'obéirait-on pas à l'idée de vouloir montrer au peuple qu'on s'occupe de lui et que le ravitaillement de Paris en matière sucrante est un de ces graves problèmes qui « éveillent la sollicitude du gouvernement » ?

Allons ! Voici qu'en philosopant j'ai avancé d'un bon mètre. Encore une heure et demie, et j'aurai (s'il en reste) ma livre de cristallisé d'Amérique. Pour le moment, je peste, je rogne, je ronchonne... Mais, ce soir, je sucrerai mon café. Et, comme mon café sera parfumé et que le communiqué sera bon, je me sentirai disposé à l'indulgence. Mais, la prochaine fois, j'aurai soin, tout de même, d'envoyer ma femme... — L'OUVRIER.

UNE CATASTROPHE MARITIME

### COLLISION DE DEUX NAVIRES britanniques

Londres, 4 novembre. — Deux bateaux britanniques sont entrés en collision au large de la côte d'Irlande et ont coulé. Les victimes sont nombreuses. Jusqu'à présent, un seul survivant a été recueilli.

Voici les renseignements qui nous sont parvenus sur cette catastrophe :

Hier soir, vers huit heures et demie, le steamer *Connemara*, appartenant à la compagnie « London and North Western-Railway », qui se rendait de Greenore à Holyhead, avec des passagers et une cargaison importante, heurta, au large de Carlingford-Lough, le steamer *Retriever*, de la « Clanrye Shipping Company » qui revenait de Garston à Newry (Irlande). Le choc fut si brusque que les deux bateaux sombrèrent presque immédiatement.

Le nombre des victimes de cette catastrophe ne peut être évalué encore. Ce que l'on sait, d'après le chef surveillant de la compagnie « London and North-Western-Railway » à Holyhead, c'est que le *Connemara* transportait 51 passagers et que son équipage se composait de 31 hommes. Le *Retriever* était un bateau charbonnier. Il avait un équipage de 13 hommes.

Suivant des télexgrammes reçus de la partie méridionale de la côte irlandaise, un certain nombre de cadavres ont été rejettés sur le rivage pendant la nuit. Quatre ont été pris le matin dans un filet de pêche et ont été débarqués à Kilkeel.

Alexandre Hepp

# L'ŒUVRE

14, Rue Drouot

Téléphone : GUT. 02-71, BERG. 40-81

Après 9 heures : GUT. 76-83.

Directeur

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois	1 MOIS
18 fr.	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

Reproduction  
gratuite.

**SAGE-FEMME** 1<sup>re</sup> classe  
pens. soins  
Cons. toute heure. Prix de guerre. 2<sup>e</sup> étage (Madeleine.)

### Simple différence

7 juin 1916

Cinq jours et cinq nuits le terrible combat a fait rage sans interruption à l'intérieur du fort de Vaux, jusqu'au moment où les restes de l'intrépide garnison, privés de leurs derniers moyens de résistance, se sont rendus au vainqueur.

KURT VON REDERN,  
Correspondant de guerre de la  
*Breisgauer Zeitung*.

2 novembre 1916.

Les Français ont dirigé en particulier un feu de destruction contre le fort de Vaux qui a été évacué pendant la nuit par nos troupes....

Radio allemand.

Si la froide raison doit reconnaître le mérite d'une décision prise en vue d'éviter des sacrifices d'hommes qui eussent été stériles, le cœur d'un soldat ne peut s'empêcher de comparer cette piteuse évacuation dans les ténèbres à l'héroïque résistance du commandant Raynal et de ses soldats.

Les Allemands ne nous avaient d'ailleurs pas accoutumés à tant de prudence ; et combien de fois les vimes-nous déchouer dans des assauts aussi sanglants qu'inconsidérés !

En ce temps-là, sans doute, ils n'avaient pas besoin, comme aujourd'hui, de ménager autant les hommes.

Quel meilleur indice pourrions-nous donc trouver de leur usure ?

Je n'ai plus d'eau. Je crois toucher au bout de mes forces. Les troupes — hommes et gradés — en toutes circonstances, ont fait leur devoir jusqu'au bout.

Mais j'y pense : à défaut du commandant allemand du fort de Vaux, ne pourrait-on l'échanger contre celui du Douaumont ?



La carte ci-dessus indique le front occupé par nos troupes à la suite de leur progression au delà du fort de Vaux.

Le village du même nom est déjà à moitié levé par nos troupes, qui ont conquis la partie ouest jusqu'à l'église ; d'autres éléments occupent la croupe nord. Au nord-est et à l'est du fort, nous nous sommes avancés à plusieurs centaines de mètres de l'ouvrage, sur les pentes qui descendent vers la Woëvre.

A l'extrémité orientale du mouvement de terrain qui fait partie de cette dernière crête se trouve la redoute d'Hardaville. Cet ouvrage secondaire constitue

une avancée des forts de Douaumont et de Vaux. Il fut pris en février dernier en même temps que le Douaumont. C'est le dernier point — sans grande valeur du reste — de tout le système défensif de Verdun qui reste aux mains de l'ennemi ; quand sa chute se produira, notre front constituera une ligne complète droite.

Les Allemands prétendent avoir repéré, en face, leurs troupes sur des positions moins exposées aux vues de l'artillerie française. Nous verrons.

Général Verreaux

### COURRIER DE LONDRES

### Le peigne du War Office

Les Anglais ont le don des expressions imagees. Nous disons, nous : faire la révision des exemplaires. Ils appellent cela : *combing out*, passer le peigne, ou, si vous préférez, le démêlage. Il est plaisant d'apprendre que, depuis quelques jours, le peigne du War Office s'est mis sérieusement au travail.

Ce n'est pas que l'armée anglaise soit aujourd'hui à court d'hommes. Si vous allez faire un tour à Salisbury Plain, le camp de Châlons du pays, vous seriez vite rassuré à cet égard, rien qu'à la vue des milliers et des milliers de beaux gars qui s'y préparent à venir nous donner un coup de main. Mais sir William Robertson est l'homme des chiffres précis. Il sait exactement combien il lui faudra de Tommies l'année prochaine et que ses réservoirs ne sont pas encore assez pleins. On s'est donc mis en devoir de les remplir : sir William, en matière militaire, est, en effet, le maître de l'heure.

Le War Office a tout de suite donné l'exemple. Un beau matin de la semaine dernière, tous les hommes de 19 à 25 ans qui travaillent dans ses innombrables bureaux ont appris qu'on allait se passer de leurs services pour leur permettre de s'habiller en khaki. Le même coup de peigne est en voie d'exécution dans les autres services de l'Etat. On en

attend de fructueux résultats, car la plaine du fonctionnariat est aussi anglaise que française. Il existe par exemple à Londres une institution récente nommée l'*Employment Exchange*, sorte de bureau de placement national, dont le premier étage s'est déjà effondré sous le poids de la papeterie. Mais le plus grand coupable en matière de surproduction du personnel paraît être le ministère des munitions où fourmillent, dit-on, de robustes embusqués. Il ne se serait pas surprenant que sir William tirât de tous les ministères et de leurs succursales l'équivalent d'un bon corps d'armée.

L'opération s'étend d'ailleurs dès maintenant à tout l'ensemble du pays. Partout, dans les campagnes, dans l'industrie privée et même dans les usines de munitions, les tribunaux locaux ont reçu l'ordre de réviser les listes d'exemples et de pourvoir au remplacement des hommes jeunes par des reformés ou par des hommes de classes plus anciennes. Ces tribunaux, constitués dès l'origine pour l'application du service obligatoire ne sont pas composés de militaires, mais de magistrats et de notables. La nature humaine étant la même en Angleterre qu'en France, ces juges imprévus ne semblent pas avoir montré dans le passé toute la rigueur désirée. Ils passent notamment pour avoir travaillé dans les campagnes, si j'ose dire, à la papa. Mais leur bonne volonté ne saurait faire le moindre doute et l'on peut compter que, sous l'œil vigilant du War Office, ils sauront, eux aussi, passer le peigne.

Tout ceci étonne les Français. « Pourquoi diable, se demandent-ils, le gouvernement anglais ne s'est-il pas épargné mille difficultés de détail en allant tout de suite jusqu'au bout du service obligatoire ? »

Pourquoi ? Mais d'abord parce que l'Angleterre n'est pas la France, ce qui l'empêche pas d'être un grand pays. Chez nous, le service obligatoire repose sur un principe. Il répond là-bas à une nécessité pratique, celle de fournir à l'armée un certain chiffre de contingents. Comme les besoins de l'armée sont successifs, le service obligatoire est appliqué en Angleterre par étapes successives. Le procédé est plus lent, mais le résultat est le même. Si la guerre se prolonge et si les réservoirs s'épuisent, l'Angleterre étendra les limites du service obligatoire jusqu'à 45 ou 50 ans et même au-delà. De cela il ne fait point douter. Car le bouledogue a désormais refermé ses mâchoires et rien, vous entendez, rien ne lui fera lâcher prise.

Ces différences de méthode s'expliquent encore par d'autres raisons qu'il ne faut pas oublier. L'Angleterre est appelée de plus en plus à devenir la grande usine de l'Alliance et, pour cette usine, il faut des hommes. Sa marine de guerre, cette bagatelle, absorbée à elle seule, dans les arsenaux, plus d'ouvriers que toutes nos usines à munitions réunies. L'entretien et la réfection de sa marine marchande, qui profite à tous les alliés, exige dans les chantiers navals une activité continue. Ce ne sont là que deux exemples. Pour qu'elle puisse accompagner ce prodigieux tour de force : créer en deux ans une armée nationale sans compromettre son effort industriel de guerre, il lui a fallu prendre certaines précautions.

L'essentiel est qu'elle soit résolue à jeter au besoin tous ses hommes dans la fournaise. Lord French, dont les agences ont déformé le discours, l'a encore dit l'autre jour aux volontaires à barbe grise qu'il passait en revue : « L'époque approche, déclare-t-il, où c'est vous qui serez chargés de la défense du territoire, car tout ce que l'Angleterre compte d'hommes jeunes et valides prendra le chemin du front. » Et lord French sait fort bien de quoi il parle.

**Philippe Millet**



### La fin d'une légende

Non, ce n'est pas seulement une légende. Ce fut une tradition, presque un dogme. Le soldat, pour avoir droit au titre de poilu, doit être sale ; la boue fait partie de l'uniforme la crasse est le témoignage d'un séjour au front ; les toto sont des figurants indispensables de l'épopée.

On a chanté la saleté glorieuse du poilu ; pis encore, on l'a trouvée toute naturelle. On ne s'est pas rendu compte qu'elle constituait une déchéance, un avilissement ; on n'a pas voulu voir que les soldats anglais, à côté de nous, mettaient autant de coquetterie logique à être propres que les nôtres mettent de coquetterie paradoxalement à être sales (histoire de ne pas être confondus avec les embusqués).

Mais voici que, sous les auspices d'un ancien président de la République, une œuvre courageuse s'est fondée : l'Œuvre de l'Hypogée du Soldat.

Elle a pour but principal l'envoi d'appareils à douches chaudes sur le front. Il est spécifié que chaque appareil portera, gravé sur une plaque de cuivre, le nom du généreux donateur : adroite concession aux usages mondains... Tous les poils voudront être douchés par celui qui porte le nom de Rudyard Kipling...

Cette œuvre ne saurait être trop encouragée.

On se rappelle la campagne longue et mena Gustave Téry contre la crasse universitaire. Il obtint, chose inouïe, que les potaches fussent régulièrement lavées. Et il vint un jour où il put dire, prononçant le mot célèbre d'un grand-maitre de l'Université : « A cette heure-ci, tous les élèves des lycées de France prennent un bain de pieds. »

Grâce à l'œuvre des bains-douches, ses efforts ne seront pas perdus. Et les jeunes Français ne se déshabiteront pas de ces habitudes de propreté qui sont un des premiers devoirs de l'homme envers lui-même.

Pour aider les soldats qui font la guerre aux Boches, les civils ne peuvent rien de mieux que de déclarer la guerre aux toto.

ZETTE.

### Destruction

S. A. Sérénissime le prince de M., souverain neutre, est venu lundi dernier chasser l'ours dans les Pyrénées ariégeoises.

Le prince est descendu à l'hôtel Férier, à Saint-Girons. Un commandant d'état-major, attaché à sa personne, l'accompagnait.

Une chute abondante de neige contraria la battue qui, malgré le zèle de nombreux rabatteurs, est restée infructueuse. Le soir même, le prince regagnait Paris.

Il faut néanmoins être reconnaissant au prince de M... de la marque de sympathie qu'il a donnée à notre pays en venant détruire les animaux malfaisants dans les Pyrénées.

### Autographes

Certains souscripteurs du nouvel emprunt attendent avec impatience la délivrance de leurs titres définitifs. Ce sont ceux qui, ayant souscrit à l'emprunt de 1915, ont eu la surprise d'un aimable autographe.

A cette époque, le ministre des finances, pour compléter le personnel du pavillon de Flore, fit appeler à la main-

d'œuvre féminine. Une des dames employées fit preuve de telles capacités et inspira une telle confiance que le caissier central du Trésor la chargea de signer les titres nominatifs de rente.

Elle signa en toutes lettres, non seulement de son nom, mais de son prénom, et en caractères de vedette.

C'est ainsi qu'un certain nombre de capitalistes ont aujourd'hui entre les mains des titres ornés du paraphe d'une ancienne artiste de l'Odéon.

Ils espèrent, cette fois, tomber sur un titre signé de Mme Chenal ou de Mme Cécile Sorel. Ce sont là de belles illusions.

### Singulier métier

Toujours dans l'*Ouest-Éclair*, cette curieuse annonce :

HOMME non mobilisable est demandé pour tourner les camemberts la nuit. Bonnes références. Ecrire : Martin frères, fromagerie, Vire (Calvados).

La légende veut que certains fromages très avancés marchent pendant le jour. Il paraît que le camembert tourne pendant la nuit.

C'est également, quel beau titre pour un roman cinématographique : *Le tourneur de camemberts*.

### Dernières créations

Dans la *Revue de l'Horlogerie-Bijouterie*, on trouve cette actualité sensationnelle :

#### LE CHATIMENT DES BARBARES

Nouvelles montres patri-automatiques

Cadrans couleurs riches

avec sujets mobiles, fonctionnant tout seuls.

#### SIX MODELES DIFFERENTS

1. — Guignol : zouave tape avec son bâton sur la tête à Guillaume, les Alliés approuvent.
2. — Fantassin frappe avec sa mailloche sur Guillaume demandant « Barton, Kamarad », à genoux.
3. — Fantassin donne des coups de pied au... de Guillaume et au Kronprinz « Hors de France ».
4. — Les Barbares étriquent jouent de la musique pour gagner quelques sous en Alsace.
5. — Infirmière donne à boire à un blessé.
6. — Grenadier embrassant Alsaciennes ; les Alliés envient le chanceux.

Vous voyez que l'art et la littérature florissent dans l'horlogerie comme au music-hall.



— Serai-je suisse, américain, suédois ou espagnol ?

### FEUILLETON DE L'OEUVRE

Dimanche 5 novembre 1916

N° 2

## SCIPION PEGOULADE

par  
Géraldine et Rodolphe Bringer  
CHAPITRE I

OU NOUS PRÉSENTONS D'UN SEUL COUP AU LECTEUR, CONTRAIREMENT AUX PLUS RESPECTABLES TRADITIONS DU ROMAN-FEUILLETON, LES PRINCIPAUX PERSONNAGES DE CETTE INVRAISEMBLABLE HISTOIRE.

(Suite)

— Ah ! le dimanche, c'est une rude journée pour moi, reprit Scipion. Le matin, je manœuvre mes sapeurs-pompiers et je dirige les exercices de ma Société de préparation militaire ; l'après-midi, j'organise les épreuves sportives du C. C. S., qui a groupé sous ma direction

la jeunesse cantepicoise. Le soir, je préside la Société des Vétérans de Terre et de Mer qui m'a fait l'honneur de...

— Tout l'honneur est pour nous, Scipion, dit M. Truphème...

Et aussitôt, il ajouta ces mots, qui ne semblaient avoir aucun rapport avec le sujet de la conversation :

— Ça doit être pour un déraillement.

M. Truphème est retraité du P.-L.-M. ; aussi sa parole en matière de déraillements fait-elle autorité à Chantepic. Cette opinion autorisée mit fin à la comédie d'indifférence que jouaient ces messieurs de l'apéritif.

— Vous croyez, Truphème ? demanda M. Vidalinché.

Pour qu'on dérange ainsi M. Cougourde et M. Cabane à l'heure de l'apéritif, il faut qu'il y ait une catastrophe, et une catastrophe d'importance. Quand j'étais surveillant à Montélimar, jamais je n'aurais été chercher le chef au café pour un simple wagon de bestiaux qui serait tombé dans le Roubion. Tenez, un jour, on m'a apporté les restes d'un individu qu'on avait trouvé sur la voie après le passage du rapide, contrairement aux règles de police administrative des chemins de fer. Je les ai tout simplement fait mettre de côté, en pensant qu'ils se garderaient bien jusqu'au retour du chef. Mais, un quart d'heure après, on m'apporte une autre civière. Je me dis : « Deux corps, ça vaut la peine d'aller chercher le chef... » Mais pas du tout ; je m'étais ému à tort. C'était le même personnage qui avait été coupé par le passage du train et qui s'amenaient en deux morceaux.

Cette agréable anecdote eut tout le succès qu'elle méritait.

— D'ailleurs, fit remarquer M. Vidalinché, le docteur Fourquier est parti avec eux pour donner les premiers soins aux blessés.

— C'est épouvantable, murmura Mlle Angélina... Dans ces moments-là, on voudrait faire quelque chose.

Il y eut un silence angoissé. Tous les regards étaient fixés sur Scipion. Le héros d'Afrique comprit ce qu'on attendait de lui.

Il se leva, avala d'un trait le contenu de son verre, posa sur sa tête de mouquette son chapeau à larges bords, et dit tranquillement :

— J'y vais.

— Monsieur Scipion, ne faites pas d'imprudences, je vous en prie, murmura Mlle Angélina, au risque de laisser percer le secret amoureux de son cœur virginal.

— Ne craignez rien !... J'en ai vu d'autres, là-bas... Je ferai mon devoir, simplement... Et puis, j'ai de quoi me défendre.

Et d'un geste qui n'était pas sans élégance, Scipion frappa sur cette poche paradoxalement que tous les tailleur se croient obligés de mettre à tous les pantalons, avec l'idée naïve que le porteur du pantalon s'amusera à insérer son revolver dans un endroit où il est impossible de l'extraire en cas de besoin, à moins de se livrer à des contorsions acrobatiques et ridicules.

Scipion avait-il un revolver chargé dans sa poche à revolver ? On ne l'avait jamais vu. Mais il y faisait de fréquentes allusions, rassurant ainsi les Cantepicos contre l'éventualité d'un chien enragé ou d'un tigre altéré de sang qui, échappé d'une ménagerie, se

### Ces dames sortiront "modestement"

### Avant le discours du chancelier

L'embarras du chancelier se trahit par son attitude devant le Reichstag : il travaille son auditoire dans la pénombre complice des commissaires, et se fait remplacer par le Dr Helfferich devant les députés réunis en séance publique. La situation de l'Allemagne est sérieuse ; il faut obtenir de tous, parlementaires et citoyens, de la politique allemande sont donc décidés à une concentration énergique des pouvoirs souverains de l'Etat ; que les moyens en soient censure, loi martiale, distribution réglée des vivres, tous les discours, toutes les démarches des autorités responsables n'ont en ce moment qu'un objet, établir leur dictature.

Comme cependant la docilité, même germanique, a des limites, le chancelier cherche des expédients pour apaiser les velléités d'opposition des parlementaires, et des exploits pour distraire le peuple. Il consulte les chefs de partis, il s'explique devant la commission des Affaires Extérieures ; il flâne tour à tour la droite et les partis avancés ; il calme les récalcitrants par des formules de concessions. A l'usage des électeurs, il fait célébrer le succès du cinquième emprunt de guerre, il excite les passions violentes par des provocations aux neutres et des torpilles de bateaux marchands. Mais, pour lui pas plus que pour son chef impérial, le Reichstag ni le peuple ne comprennent : la loi suprême est la volonté du prince. Plus les difficultés s'accroissent, plus cette volonté sera intransigeante, absolue, jusqu'au point où son effort la brise sur elle-même.

Pour le moment, on tente d'intimer les neutres à lever dans la Pologne occupée des recrues pour soulager les effectifs allemands. Le redoublement de la guerre sous-marine a pour but d'encourager aux Etats-Unis les pacifistes expatriés d'enquêter la Hollande et les Scandinaves. Quant à la Pologne, il n'est nullement question de constituer un royaume polonais, car on laissera la Galicie à l'Autriche, et la Prusse ne lâchera pas un canton de la Posnanie ; on fera seulement — si l'on en a le temps — une sous-Pologne autour de Varsovie, un gouvernement militaire allemand avec quelques décors municipaux ou provinciaux polonais.

Par ces procédés, dont ils savent bien qu'ils sont seulement provisoires, le Kaiser et ses hommes de confiance poursuivent péniblement la guerre, — leur guerre. Le Reichstag grogne, mais se soumet ; le peuple crie, mais ne résiste pas. Le socialiste complaisant Scheidemann, dans le *Vorwärts*, écrit que « cela ne peut pas durer de la sorte », mais, dans le même article, il souhaite qu'il vienne un homme fort. Peut-être est-il plus aisément institué la dictature que de découvrir un homme capable de l'exercer. Voilà la vraie situation dont souffre l'Allemagne d'aujourd'hui ; apparemment, le chancelier de Bethmann n'en dira rien.

**Louis Bacqué**

### Explosion à Saint-Denis

Une explosion, bientôt suivie d'un incendie, s'est produite hier matin, au carrefour Pleyel, à Saint-Denis, dans l'usine Ruggieri.

Il y a eu plusieurs victimes dont voici les noms : Mme Filleux, demeurant 125, rue Saint-Denis, décédée à l'hôpital Bichat ; Mme Liordt Clémantine, âgée de 21 ans, demeurant 35, rue Pasteur, dont l'état est très grave. Deux autres personnes ont été blessées : l'une d'elles, Mme Léonie Bischoff, vingt-et-un ans, 37, rue des Gravilliers, à Saint-Ouen, a été transportée également à Bichat, bien que son état ne soit pas alarmant.

Commandait-il une section, une compagnie, un bataillon, voilà ce qu'on ne sait pas. De même, toutes ses histoires se passent « là-bas », sans qu'on sache si c'est au Maroc, au Congo ou à Madagascar. C'est un modeste, je vous le répète, Il n'a jamais voulu nous dire dans quel journal son portrait a été publié...

— Il prenait des pilules Trink ? murmura une faible voix.

M. Bouffre regarda sévèrement dans la direction du jeune Placide Rascasse.

— Non, monsieur, il ne prenait pas de pilules Trink. Il n'a pas besoin de prendre des pilules Trink. Mais il y a des « gens » qui auraient grand plaisir d'en prendre, des « gens » qu'un courant d'air fiche par terre, et que le misérable emportera dans la Drôme un jour qu'il soufflera trop fort... Non... Scipion a eu son portrait dans le journal au sujet de cette caravane de Touareg qu'il a capturée dans une oasis blindée.

— C'est à ce moment-là qu'il a été décoré de la Légion d'honneur ? fit M. Truphème.

— Je ne sais pas si c'est à ce moment-là. Mais un fait qui prouve, encore la modestie de notre Scipion, c'est que jamais, jamais personne n'a vu le ruban rouge à sa boutonnière.



## L'ŒUVRE littéraire

(Dr GÉRARD ENCAUSSE)

plicité de son allure, la clarté de son langage, aussi bien que par le nombre et la variété de ses lumières. Ce praticien au dos paysan, à l'allure campagnarde, aux formes provinciales et rustiques (son nom « Encausse » indiquait une origine d'outre-Loire. *Cassou*, « le chêne » donne, là-bas, des patronymes fréquents, tels que « *Ducasse* », « *Dellassé* », tandis qu'en terre d'où « Lequesne » ou « *Duchêne* » portent la même signification) était pourvu d'une culture immense. Les infatigables érudits, les souffleurs et les spagyriques, du Moyen Age ou de la Renaissance avaient, en Papus, un égal, sinon un maître. Ce qui renferme d'arcanes « les sciences maudites », le fatras de Paracelse ou de Corneille Agrippa, était devenu familier à cet énergique travailleur. Les secrets de la cabale, du tarot, la vieille mystagogie et la thérapeutique sacrée avaient pris place, dans son entendement à côté d'une forte érudition littéraire et d'une culture professionnelle que nul de ses ennemis eux-mêmes n'eût osé révoquer en doute. Versé dans toutes les branches d'un savoir que dédaigne, à présent, la Science officielle, mais qui, demain peut-être, gouvernera le monde, Papus avait modernisé, dépollé de tout son mystère et de tous ses oripeaux la Doctrine des antiques guérisseurs. Il avait transposé la magie au diapason de son époque, formulé, peut-on dire, un *novum organum* de l'occultisme. Le Miracle (ou du moins, ce que faute d'en connaître les lois nous appellen ainsi, car la science intégrale doit proscrire l'étonnement) le miracle existe en dehors des modes et des formes extérieures qu'il anime à travers les âges. Encausse ne ressemblait guère au divin jeune homme, Apollonius de Thysane, encore moins aux sorciers que se représentait la candeur médiévale.

C'étaient des réunions d'un charme très spécial, que la haute courtoisie et la bonté du maître, de « Stan », comme le nommaient ses familiers, faisait très douces à la plupart des commensaux qu'il groupait autour de lui : M. Victor-Emile Michelet ; quelque temps, Jules Bois qui, plus tard, suscita, parait-il, à propos du « chanoine Doore » je ne sais quel schisme, dans n'importe quel Châpitre d'Initiés, au point qu'il se battit avec son ancien ami, en un duel dont l'honneur d'être le témoin ; Josephin Péladan, frisé, calamistré, ceint d'un gilet couleur d'aurore, vêtu d'un pel-en-lair bleu de ciel et parfumé des huit parfums », correspondant au nom des planètes, mais où dominait, touloïs l'eucalyptol ; Albert Jouhney qui s'appelait encore simplement « Joumet » de son nom méridional ; Oswald Wirth, un Suisse venu de Berne et que nous plaisions un peu, en latinistes intrépides, à cause d'un solécisme : *chaos ab ordo* qu'il avait cru bon de donner pour pendant à la vieille maxime hermétique *ordo ab chao* ; le frêle Dubus, charmant, fantasque, tel un page de Shakespeare, avec sa face lunaire et malicieuse de Pierrot malade, saturé de tous les poisons, mordu par la tuberculose et qui devait, quelque temps plus tard tomber si lamentablement — alas ! pour Yorick ! — foudroyé par une dose insolite de morphine, dans les latrines de la place Maubert ; quelques autres encore : le grand savant Auguste Barlet, hautement réveré dans les chapelles occultistes, le professeur Bernheim (de Nancy), prenaient place à la table de Guaita. M. Paul Adam y faisait des apparitions peu nombreuses, occupé déjà qu'il était à édifier sa gloire ; plus rarement encore M. Maurice Barrès qui n'a jamais si tendrement chéri Guaita que depuis sa mort ; la princesse de Laskoy, Mlle de Wolska, diaconesse de l'occultisme, fidèles paroisiennes de l'Eglise Martiniste dont le culte « avait lieu » rue de Trévise, dans l'arrière-boutique de l'éditeur Chamuel.

Dans ce groupe de mages, d'épopées, d'intimités, de surhommes (qui n'attendaient pas que le mot fut inventé pour tendre à la domination, à la dictature universelle) Papus tranchait par la sim-

en peine, qui fut, avec tant d'injustice, qualifiée de charlatan, était modeste, exempt de pédantisme ; noblement il se laissait sur le bien répandu autour de lui. Sa bonté n'avait rien de factice. Il pratiquait, dans la vie et loin des regards de sa clientèle mystique, les vertus fraternelles qu'il préconisait en public.

Son œuvre implique un travail gigantesque. Les seules recherches qu'il publia sur le tarot (à deux cents lieues de ma bibliothèque, je m'excuse de n'en pouvoir exactement citer le titre) forment un ouvrage imposant et qui suffirait à l'orgueil de plus d'un érudit. Avec les spéculations transcendantes, les *Essais de Guaita*, l'œuvre de Papus donne, en quelques volumes, une « somme » un *compendium* accessibles à tous des sciences occultes, jusqu'à présent réservées à une élite de chercheurs. Sa journée hâtivement finie, aura du moins laissé aux générations futures une moisson abondante, une gerbe d'investigations qui ne cessera point d'alimenter les curiosités de l'Avenir.

Voilà près de vingt ans que Guaita, succombant à l'horrible hygiène qu'il s'était faite, a quitté la vie où tout lui souriait, naissance, fortune, esprit, ceux qui l'aimaient, admirateurs du poète ou disciples de l'hérophante. Gérard Encausse, le docte et bon Papus, le rejoint trop tôt, dans ce monde mystérieux dont l'un et l'autre ont cherché si vaillamment à élucider le mystère, à scruter les éternels arcanes.

L'esprit se plaît à les imaginer vêtus de robes blanches, conduits par quelque dieu, sous les myrtes élyséens, parmi les prés d'anémones et d'aspédoles où, depuis tant d'âges révolus, d'heures et de saisons, la troupe sainte des Initiés, comme dans les choeurs d'Aristophane, profère des mots ineffables et des chants mélodieux.

Chaque jour emporte quelqu'un de ceux que nous aimâmes. Comme si ce n'était pas assez de la guerre frappant au cœur tant d'êtres jeunes et choisis, la vieillesse et la mort atteignent les survivants. Papus a, du moins, connu l'orgueil de mourir pour la France. Il part. Nos yeux se posent douloureusement sur la place vide qu'il abandonne si tôt. Pour nous qui restons encore, chaque instant qui s'écoule ajoute un nom à la liste des chers disparus. La vague monte, déferle ; comme dans le vieux conte rhénan, elle découvre le visage d'un ami que le reflux emporte, en attendant le flot qui, sans tarder, peut-être, viendra nous saisir, tandis que, sur le passé qui fut notre vie, agitée ou paisible, s'étend, comme un drap funéraire, la tumultueuse indifférence de la mer.

Laurent Tailhade

VISITEZ les GRANDS MAGASINS DUFAYEL

### PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

Confection, chaperellerie, chaussures pour hommes, dames et enfants. Spécialité pour militaires. Tissus, lainage, toile, blanc, lingerie, etc... Mobiliers par milliers, sièges, tapis, tentures, ménage, chauffage, éclairage, etc...

Manteaux, Fourrures, Soierie

### La question du sucre

Nous avons publié hier une note, émanant du ministre du commerce, qui disait que les arrivages de sucre avaient été assez importants ces temps derniers, pour permettre aux épiciers de Paris et de la banlieue de donner satisfaction au public. Que veut dire alors cette autre note publiée par plusieurs de nos confrères, qui dit que, pour conjurer la crise du sucre et éviter le rationnement, le gouvernement songe à autoriser l'usage de la saccharine dans certaines conditions ? Voyons, avez-vous du sucre ou n'en avez-vous pas ?

Quant à nous, nous savons une chose, c'est qu'il y a des épiciers qui en ont, mais

ne le vendent qu'à ceux qui leur achètent d'autres produits.

Pas plus tard qu'hier, un chasseur alpin se présentait chez l'un d'eux, rue Saint-Charles, qui lui répondait : « Oui, j'ai du sucre, mais je le garde pour mes clients. » Toujours la même histoire !

### Citations

### “Sur les routes de la Victoire”

C'est ce beau titre expressif que M. William Martin a donné au volume qu'il vient de former par la réunion de ses articles du *Journal de Genève*.

Sincère ami de la France, l'auteur croit fermement à son succès. Mais ce ne sont pas ses seules sympathies qui lui inspirent cette certitude ; ce sont ses constatations matérielles, et la connaissance très complète qu'il a de l'Allemagne.

L'extrait qui suit contient une heureuse description d'Argonne :

Vers le sud, nous dominons, d'une hauteur propice, toute la plaine de Woëvre, inondée, qui brille comme de l'argent. La terre est comme une éponge pleine d'eau ; de la nappe scintillante émergent çà et là quelques bois sombres ; tout au fond, presque perdu dans la brume, on aperçoit l'horizon, surmonté de panaches de fumée, qui traînent lourdement sur la terre sans parvenir à s'élever. Ce sont les aciéries du bassin de Briey, Thuveneux et Piesnes, qui travaillent pour le compte des Allemands.

De ce belvédère, la vue n'a pas changé depuis le temps de paix ; rien, si ce n'est ces fumées qu'on sait hostiles, ne révèle les Allemands. Cependant, cette sensation de vie active et normale, lorsqu'on imagine la barrière formidable qui nous en sépare, trahit la guerre mieux que le bruit du canon. J'ai éprouvé une sensation analogue à lire les poteaux indicateurs des routes qui mènent vers Metz, Stenay, Varennes, Briey, etc. Quarante kilomètres ! Oui, sans doute, et cependant on ne peut y aller. Ce n'est pas difficile, c'est impossible. Voilà la guerre, la forme la plus palpable sous laquelle elle apparaît dans la campagne. Les soldats qu'on rencontre ont parfois l'air d'être en manœuvre. Mais les poteaux indicateurs qui mènent et raillent, se font les complices des Allemands.

Plus loin encore, sur les Hauts-de-Meuse. On aperçoit sur la gauche, le Fort des Paroches, à moitié démolie et tout entouré de tranchées et de boyaus. Au pied, un village, et plus loin, vers la Meuse, Chauvoncourt, faubourg de Saint-Mihiel, dont on aperçoit distinctement les casernes, où flotte le drapeau condamnable. C'est sa préparation. On se contente généralement, aux armées, de le faire bouillir, et on le fait trop bouillir. Servi ainsi, c'est une pâtée immangeable. Il y a cependant des moyens, compatibles avec ceux dont dispose le cuistot, pour l'accommoder convenablement.

En râpant du chocolat et en incorporant une petite quantité à ce riz dont la troupe ne veut pas, on peut faire un plat excellent, dont les mêmes hommes, si réfractaires au riz seul, se lèchent les moustaches. Résultat semblable avec un mélange de riz et de lait condensé, ou de riz et de confiture. On peut encore mélanger du riz au ragout, à la soupe aux choux. Bref, il y a bien des manières d'en faire un bon plat. Le tout c'est d'avoir précisément la manière. Pour l'avoir, il faut la connaître. Et nos braves cuistots, qui ne sont généralement pas des Valets, et qui ne sortent de nulle école hôtelière, sont excusables de l'ignorer. Ne pourrait-on pas, pour la leur apprendre, créer et répandre de petites brochures appropriées ?

Entre elles, Saint-Mihiel, vieille cité provinciale, sombre sans s'apercevoir qu'elle est et sera l'enjeu d'une lutte féroce. On sait, par les photographies d'avions, que la ville a peu souffert. Les Allemands y sont installés, et ils s'y prélassent tout à leur aise, car les Français veulent, autant que possible, la ménager. Pendant ce temps, paradoxe cruel, les soldats qui défendent la ville croupissent dans des tranchées pleines d'eau ; il y a parmi eux des hommes qui sont originaires de Saint-Mihiel et qui ont encore leur famille. Ils savent les Allemands installés confortablement à leur foyer, pendant qu'ils montent la garde, le fusil à l'épaule, les pieds dans la boue.

Il semble, dans la brume du soir, qu'avec un bras plus long on arriverait à toucher de la main les toits de la petite ville. Pourtant le fossé étroit qui nous en sépare, ces pentes que les promeneurs du dimanche, jadis, redescendaient en un quart d'heure, en portant sur l'épaule leurs petits enfants fatigués, nous séparent de la ville plus qu'un océan. Et, pour fuir cette vision du paradis perdu, nous nous enfonçons sous les taillis sombres et humides.

### L'ŒUVRE militaire

### L'alimentation des armées

L'alimentation des armées en campagne est une tâche aussi difficile qu'importante. Il faut rendre cette justice à l'Intendance qu'elle n'a, depuis le début de la guerre, négligé aucun effort pour la mener à bien. La qualité des denrées qu'elle fournit au soldat est bonne ; leur quantité est suffisante. Et la sollicitude, la vigilance du commandement s'est toujours attachée à ce que la préparation des aliments fût aussi parfaite que le permettent les circonstances souvent très difficiles. C'est là un hommage qu'il faut rendre. Rendons-le avec plaisir.

Mais, en dépit de tous ces efforts réunis, il est certains aliments que les soldats détestent cordialement ; et parmi eux, celui qui semble détenir le record, c'est le riz. Chaque fois qu'on prononce ce nom devenu horrifique devant n'importe quel poïlu, la réplique revient, toujours la même, tel un cliché : « Le jour du riz est un jour de « ceinture ». On ne mange pas. On le jette. » En fait, la quantité de riz qu'on a jetée depuis le commencement de la guerre est fabuleuse. Pourquoi en est-il ainsi ?

Pourquoi, puisque le riz que les troupiers ont en horreur peut constituer un mets délectable ? puisque certains traiteurs à la mode en ont fait un de leurs plats les plus recherchés... et les plus chers ? Le riz à la Condé, le riz à l'imperatrice, le riz en gâteaux de toutes sortes figurent comme entremets favoris sur la carte des meilleurs restaurants. Ce n'est donc pas l'aliment en lui-même qui est condamnable. C'est sa préparation. On se contente généralement, aux armées, de le faire bouillir, et on le fait trop bouillir. Servi ainsi, c'est une pâtée immangeable. Il y a cependant des moyens, compatibles avec ceux dont dispose le cuistot, pour l'accommoder convenablement.

En râpant du chocolat et en incorporant une petite quantité à ce riz dont la troupe ne veut pas, on peut faire un plat excellent, dont les mêmes hommes, si réfractaires au riz seul, se lèchent les moustaches. Résultat semblable avec un mélange de riz et de lait condensé, ou de riz et de confiture. On peut encore mélanger du riz au ragout, à la soupe aux choux. Bref, il y a bien des manières d'en faire un bon plat. Le tout c'est d'avoir précisément la manière. Pour l'avoir, il faut la connaître. Et nos braves cuistots, qui ne sont généralement pas des Valets, et qui ne sortent de nulle école hôtelière, sont excusables de l'ignorer. Ne pourrait-on pas, pour la leur apprendre, créer et répandre de petites brochures appropriées ?

Oh ! pas du « Manuel de la parfaite cuisine ». La plus parfaite des cuisinières serait confondue et impuissante si elle se trouvait, perdue dans des zones marécageuses, en tête à tête avec une « roulotte ». Mais un « Précis de bon cuistot en campagne », simplement : l'art et la manière d'employer, d'amalgamer, d'approprier les quelques aliments, ou ingrédients, ou condiments qu'on met à sa disposition. Ce petit manuel serait lu et utilisé avec profit. A-t-on déjà réalisé cette idée ? Je ne le crois pas. Est-il trop tard pour la mettre en pratique ? Comme nous ne touchons pas à la fin de la guerre, la réponse s'inscrit d'elle-même.

Mortimer-Méret

BACCALAUREATS, BREVETS, Licences, Professeurs, Gdes Ecoles, Fonctions Publiques, Prép. chez soi. Programmes et Renseignements Gratuits. VERSELE par Rue Chardin de Paris.

FEUILLETON DE L'ŒUVRE  
Dimanche 5 novembre 1916

N° 90

## LE FEU

Journal d'une Escouade  
par HENRI BARBUSSE

XXII

L'AUBE

(Suite)

Paradis pensait si bien à cela qu'il remâcha un souvenir, et gronda :

— Tu t'rapelles, la bonne femme de la ville où on a été faire une virée, y a pas si longtemps d'ça, qui parlait des attaques, qui en bavait, et qui disait : « Ca doit être beau à voir !... »

Un chasseur, qui était allongé sur le ventre, aplati comme un manteau, leva la tête hors de l'ombre ignoble où elle plongeait, et s'écria :

— On s'en tirera cette fois-ci encore. Et qui sait, p't'êt' que demain aussi on s'en tirera ! Qui sait ?

Paradis, le dos plié sous des tapis de terre et de glaise, cherchait à rendre l'impression que la guerre est inimaginable, et incompréhensible dans le temps et l'espace.

— Quand on parle de toute la guerre, songeait-il tout haut, c'est comme si on ne disait rien. Ça étouffe les paroles. On est là, à regarder ça, comme des espèces d'aveugles...

Une voix de basse roula un peu plus loin :

— Non, on n'peut pas s'figurer.

A cette parole un brusque éclat de rire se déchira.

— D'abord, comment, sans y avoir été, s'imaginerait-on ça ?

— I'faudrait être fou ! dit le chasseur.

— Nous en avons trop vu !

— Et chaque chose qu'on a vue était trop. On n'est pas fabriqué pour contenir tout ça. Ça l... l'camp d'lous les côtés ; on est trop p'tit.

— Un peu, qu'on oublie ! Non seulement la durée de la grande misère qui est, comme tu dis, incalculable, depuis l'temps qu'elle dure : les marches qui labourent et r'labourent les terres, talent les pieds, usent les os, sous le poids de la charge qui a l'air de grandir dans le ciel, l'reéaintement jusqu'à ne plus savoir son nom, les piétinements et les immobilisés qui vous broient, les travaux qui dépassent les forces, les veilles, sans bornes, à guetter l'ennemi qui est partout dans la nuit, et à lutter contre le sommeil, et l'oreiller de fumier et de poux. Mais même les sales coups où s'y mettent les marmites et les mitrailleuses, les mines, les gaz asphyxiants, les contre-attaques. On est plein de l'émotion de la réalité au moment, et on a raison. Mais tout ça s'use dans vous et s'en va, on ne sait comment, on ne sait où, et i'nreste plus qu'les noms, qu'les mots de la chose, comme dans un communiqué.

— T'auras beau raconter, s'pas, on t'croira pas. Pas par méchanceté ou par amour de s'ficher d'boi, mais pa'ce qu'on n'pourra pas. Quand tu diras plus tard, si t'es encore vivant pour placer ton

mot : « On a fait des travaux d'night, on a été sonnés, pis on a manqué s'enliser », on répondra : « Ah ! » ; p't'êt' qu'on dira : « Vous n'avez pas du rigoler lourd pendant le moment de l'affaire. » C'est tout. Personne ne saura. I' n'aura qu'toi.

— Non, pas même nous, pas même nous l's'écria quelqu'un.

— J'dis comme toi, moi : nous oubliers, nous... Nous oubliions déjà, mon p'auv'vieux !

— I'faudrait être fou ! dit le chasseur.

# De minuit à 6 heures

**LES ROUMANIS POURSUVENT L'ENNEMI à l'ouest du Jiu et lui font des prisonniers**

**FRONT NORD ET NORD-OUEST.** — *Communiqué roumain.* — A la frontière ouest de la Moldavie, la situation est sans changement.

A l'ouest, sur la rivière Buzeu, nous avons avancé et nous avons pris à l'ennemi du matériel de guerre.

A Tabla-Butzi, nous avons avancé vers le Nord.

Dans la vallée du Telajen, nous avons fait prisonniers trois officiers et cent quatre soldats et capturé deux mitrailleuses.

A Predelus, la situation est sans changement.

Dans la vallée de la Prahova, bombardement d'artillerie. Nous avons fait prisonniers un officier et vingt-sept soldats.

Dans la région de Dragoslavale, bombardement d'artillerie.

**A l'ouest du Jiu, nous avons continué la poursuite, pris 4 canons et plus de 20 mitrailleuses, fait 435 prisonniers et capturé un matériel de guerre considérable et beaucoup de munitions.**

A Orsova, bombardement d'artillerie.

**Communiqué russe.** — Les tentatives ennemis pour attaquer dans la vallée d'Olt ont été arrêtées par le feu de notre artillerie.

Dans la direction de Juil, sous la pression des troupes roumaines, l'ennemi se retire vers le Nord. Sur ce point, les Roumains ont enlevé quatre canons, des quantités de munitions et ont fait des prisonniers.

**FRONT SUD.** — *Communiqué roumain.* — Bombardement tout le long du Danube.

**FRONT DE DOBROUDJA.** — *Communiqué roumain.* — Légères escarmouches.

**Communiqué russe.** — Activité des avant-postes.

## ETHIOPIE

**La fin d'une intrigue allemande**

D'après des nouvelles arrivées à Rome, la défaite du ras Mikaël par les troupes gouvernementales a été complète. Le jeune Liégy Jeassu, fils de Mikaël, qui avait exercé quelques mois les pouvoirs de négués, après la mort de Ménélik, a pu s'échapper parmi la déroute des siens, mais Mikaël a été fait prisonnier. Avec lui tombent toutes les chances de l'intrigue allemande montée en Ethiopie contre les trois puissances signataires du traité de 1906, l'Angleterre, l'Italie et la France — que soutenaient fidèlement la Russie. L'Entente n'a plus rien à craindre d'une diversion inspirée par les empires centraux dans cette partie de l'Afrique.

**LES ITALIENS PRENNENT LES HAUTEURS de Folkomjak et recueillent un abondant matériel**

**Rome, 4 novembre (Commandement supérieur).** — Dans la vallée de Travignolo (Avissio), nos détachements ont conquis la position fortifiée dite « L'Observatoire », sur les pentes sud de la Cima-Bocche, à une centaine de mètres du sommet.

Le feu violent de l'artillerie ennemie n'a pas empêché nos troupes d'en renforcer solitaires l'occupation.

Sur le front de la Carnie, activité plus grande de l'artillerie.

Dans la zone à l'est de Gorizia, l'adversaire, qui a mis en ligne de nouvelles batteries de tout calibre, a tenu hier nos positions sous un intense tir de barrages auquel notre artillerie a répondu avec une grande énergie et une grande efficacité.

Sur le Carso, la brillante offensive des troupes du 11<sup>e</sup> corps d'armée a continué.

Sur le front de Frigido (Vippacco), les fantassins de la 49<sup>e</sup> division ont pris d'assaut les fortes hauteurs de Volkomjak et manœuvrent vers le nord, vers les hauteurs de la cote 123, un peu à l'est de San-Grado, et les hauteurs de la cote 120.

Vers l'est, par un bond impétueux, sur une profondeur de plus d'un kilomètre, nous avons atteint la cote 291, poussant l'occupation de la route d'Oppacchiasella jusqu'à 200 mètres des premières maisons de Castagnavizza.

Le long du reste du front, jusqu'à la mer, après un bombardement d'une extrême violence par les canons de tout calibre, d'épaisses masses ennemis ont attaqué dans la direction des hauteurs de la cote 208.

**Foudroyé et dispersé par nos feux concentrés et rapides, l'ennemi s'est retiré en une fuite désordonnée, laissant de nombreux cadavres sur le terrain. Nous avons pris 553 prisonniers, dont 11 officiers, une batterie de 4 obusiers de 105 avec environ 1000 obus pour chacun d'eux, des mitrailleuses, des armes, des munitions, un convoi de chariots avec leurs chevaux et un abondant matériel de toute sorte.**

## La lutte sur la Cerna

**Communiqué officiel de l'armée d'Orient.** — La lutte d'artillerie se poursuit en divers points, plus violente dans la région de la Cerna. Aucune action d'infanterie.

Une de nos escadrilles a bombardé des camps d'ennemis au nord de Monastir et près de Prilep.

**Communiqué serbe.** — Le 2 novembre, lutte d'artillerie et d'infanterie de part et d'autre. Nous avons fait prisonniers des Allemands et des Bulgares.

## Contre-attaque allemande sur le front britannique

**11 heures 55**  
Pluie abondante toute la nuit. Nous avons réussi un coup de main au nord-est d'Armentières.

Près de Guinchy, un raid ennemi qui avait pénétré dans nos premières tranchées a été tout de suite rejeté.

Les Allemands ont contre-attaqué hier à l'est de Guedecourt.

Leurs pertes ont été très importantes : plus de cent cadavres gisaient devant nos lignes.

Nous avons fait trente prisonniers et pris quatre mitrailleuses.

**20 heures 55**

Au sud de l'Ancre, la situation demeure sans changement. L'artillerie ennemie a montré beaucoup d'activité vers Lesboeufs, la ferme d'Estremont et Le Sars.

Nous avons bombardé, au cours de la journée, les lignes allemandes au nord du canal de La Bassée, vers le bois Grenier et Messines.

L'artillerie et les mortiers de tranchée ennemis ont montré de l'activité au nord et au sud d'Ypres.

Hier, l'aviation a jeté des bombes avec d'excellents résultats sur de nombreux canonniers. Un de nos pilotes a attaqué et abattu un avion allemand. Attaqué à son tour, il est tombé dans les lignes ennemis.

## L'Allemagne et la Norvège

**Copenhague, 4 novembre.** — Suivant des renseignements venus d'Allemagne, le gouvernement de Berlin se montrerait fort inquiet au sujet de la résistance de la Norvège et s'appliquerait à calmer l'irritation suscitée dans les trois nations scandinaves par les actes des sous-marins.

L'empereur lui-même aurait déclaré au ministre de Norvège à Berlin qu'il se montrerait étonné de l'accusation que l'Allemagne ait voulu porter atteinte à la dignité du pays ami et qu'elle n'avait eu pour but, en coulant des navires norvégiens convaincus de contrebande, que de défendre ses intérêts menacés.

## LA GUERRE SOUS-MARINE

### Un combat entre des navires de commerce et un sous-marin

**Madrid, 4 novembre.** — Du port de Castellon, on a pu assister à une bataille entre un transatlantique, deux vapeurs marchands et un sous-marin qui restait invisible. Quarante coups de canon ont été échangés à 14 milles de la côte en face du port. Les vapeurs ont réussi à mettre en fuite le sous-marin, dont on ignore la nationalité.

### Navires coulés

**Lisbonne, 4 novembre.** — Le vapeur anglais Marquis-Bacquehem, de 4.396 tonnes, a été torpillé lundi sans avertissement.

**Stavanger, 4 novembre.** — Le vapeur Saturn, de 1.108 tonnes, appartenant au port de Bergen, a été coulé par un sous-marin allemand. L'équipage a été sauvé.

## La résistance russe sur le Stockhol

**Petrograd, 4 novembre. (Communiqué du grand état-major).** — Au nord de Chelvov, une force ennemie d'environ un bataillon, après un bombardement, a attaqué nos positions. L'attaque ennemie a échoué et l'ennemi a subi des pertes sévères. Nous avons fait quelques prisonniers.

Dans les forêts au sud des villages de Mitchitchov, vers l'est du village Lipitz-Dolna, des combats obstinés ont eu lieu. L'ennemi, après une vigoureuse préparation d'artillerie, a pris l'offensive avec des forces importantes. Bien que repoussé sur quelques points par les contre-attaques de nos troupes, l'ennemi a occupé une partie de nos tranchées sur les collines à l'est du village Lipitz-Dolna. Le combat continue.

Sur le reste du front, fusillade et actions des éclaireurs.

## Offensive turque repoussée sur le front du Caucase

**Petrograd, 4 novembre (Communiqué du grand état-major).** — Vers le sud d'Ognote, les Turcs ont pris l'offensive sur la ligne Sicj-Koldar-Touladar-Melikan, mais ils ont été rejetés par le feu de nos mitrailleuses. En même temps, un parti ennemi a pris l'offensive avec l'appui de l'artillerie.

Sur le front de Macédoine ; combats en Russie dans le secteur du Stoc-khod.

Nous n'avons tenté hier, sur notre front, aucune action importante. Mais nous avons cependant progressé encore dans la Meuse. Nous sommes installés dans la plus grande partie du village de Vaux, et nous avons élargi nos positions devant le front.

Sur la Somme, une contre-attaque allemande a été facilement repoussée.

## 3 HEURES DU MATIN

### Après les communiqués

#### DERNIÈRES NOUVELLES DES FRONTS

Le succès italien continue. Nos alliés, en élargissant leurs gains, se sont portés à 200 mètres de Castagnavizza, qu'ils investissent.

Ils se sont emparés de hauteurs, du matériel et fait de nouveaux prisonniers.

Ils sont à 18 kilomètres de Trieste. La route pour y parvenir est dure, mais les troupes du général Cadorna ont déjà fait des progrès.

En Transylvanie, la situation reste bonne pour les Roumains. Sur la rivière Buzen, dans la vallée du Jiu, les Roumains contre-attaquent avec succès.

Le communiqué roumain signale quelques escarmouches en Dobroudja. Ce secteur est au calme, mais il est bien évident que l'activité y renaitra.

Les forces russes sont, en grande partie, à pied d'œuvre ; elles sont commandées par le général Sakarov, qui ne restera certainement pas dans l'immobilité.

Calme relatif sur le front de Macédoine ; combats en Russie dans le secteur du Stoc-khod.

Nous n'avons tenté hier, sur notre front, aucune action importante. Mais nous avons cependant progressé encore dans la Meuse. Nous sommes installés dans la plus grande partie du village de Vaux, et nous avons élargi nos positions devant le front.

Sur la Somme, une contre-attaque allemande a été facilement repoussée.

## Le prince héritier du Japon

Le titre officiel de prince de la couronne a été solennellement conféré au prince Hiro-

Tout le Japon, et principalement Tokio, était en fête. Les antiques cérémonies traditionnelles ont commencé à huit heures du matin au palais, où le prince se rendit en traversant les rangs pressés de la population.

L'aspect de la ville et sa décoration étaient les mêmes qu'à l'occasion du couronnement de l'empereur. Après les cérémonies et les rites d'usage, le prince reçut le corps diplomatique, au nom duquel l'ambassadeur de Grande-Bretagne lui présenta ses félicitations.

Le soir, la ville a été illuminée et sillonnée par de grands cortèges portant des lanternes japonaises.

Les ambassadeurs d'Italie, de France, de Russie et de Grande-Bretagne ont conféré au prince Hirohito, au nom de leurs gouvernements respectifs, les ordres les plus élevés.

## Communiqué belge

Actions d'artillerie habiles dans les secteurs de Ramscappelle, de Dixmude et de Steen-

## AU CASINO DE PARIS

16, rue de Clichy  
(NORD-SUD : Trinité ou Liège.)

AUJOURD'HUI

EN MATINÉE ET SOIREE

POUR

1, 2 et 3 FRANCS vous assisterez à un MERVEILLEUX SPECTACLE

avec

DONNINI

LITTLE WALTER

DREAN

SUZANNE VALROGER

et

10 ATTRACTIONS SENSATIONNELLES

(Tél. : Central 86-35)

L'inauguration du théâtre Edouard VII, avec la première représentation de All right I, revue en deux actes de M. Rip, est fixée à demain lundi. Il n'y a pas de répétition générale.

**THEATRES**

Cet après-midi :

COMÉDIE-FRANÇAISE. — 1 h. 30. — La Marche nuptiale.

OPÉRA-COMIQUE. — 8 h. 30. — Louise.

OPÉRA. — 2 h. — Marie Tudor.

TRIADIQUE. — 2 h. 15. — Les Petites Michu.

ATHÉNAEUM. — 2 h. 30. — Cinquième Maline nationale.

SARAH-BERNHARD. — Porte-St-Martin, Variétés, Gymnase, Antoine, Renaissance, Palais-Royal, Ambassade, Chatellet, Porte-Polye, Réjane, Bouffes-Parisiens, Ariane, Capucines, Grand-Luignot, Cluny, Scala, Michel, Albert-Ier, Folies-Bergère, Olympia, Mayol, etc.

LE THÉÂTRE. — 8 h. 30. — L'Amour et l'Amour.

THÉÂTRE DE L'AMÉRIQUE. — 8 h. 30. — L'Amour et l'Amour.

THÉÂTRE DE LA CHINE. — 8 h. 30. — Une Amie d'Amérique.

CHATELET. — 8 h. 30. — Les Exploits d'une petite Française.

PALAIS-Royal. — 8 h. 30. — Madame et son Filleul.

BOUFFES. — 8 h. 30. — Faisons un rêve !

LES CAPUCINES. — 8 h. 30. — Tambour battant !

REJANE. — 8 h. 30. — Mister Nobdy.

SCALA. — 8 h. 10. — La Dame de chez Maxim's.

APOLLO. — 8 h. 10. — La Demoiselle du Printemps.

MICHEL. — 8 h. 10. — Une femme, six hommes et un singe.

GRAND-GUIGNOT.